



Georges Perec : « Il faut dompter le langage »¹ Philippe Giovanelli

Le terme « contrainte » apparaît pour la première fois dans les propos de Georges Perec en 1967, année où il rejoint l’Ouvroir de Littérature Potentielle, OuLiPo. Les Oulipiens se définissent eux-mêmes comme *des rats qui ont à construire le labyrinthe dont ils se proposent de sortir*². Perec se singularise au sein de l’OuLiPo par un usage radicalement différent de la contrainte. Alphabétique, typographique, lexicale, structurelle ou thématique elle ne sera jamais un défi à relever mais au contraire une « condition de liberté »³ : « mon œuvre [...] [est] fondée sur des procédés logiques que je m’impose. [...] J’aime multiplier les systèmes de contrainte lorsque j’écris. [...] J’en ai besoin »⁴.

Chronique d’un dénouage

En 1966, lorsqu’il publie *Un homme qui dort*⁵, il explique avoir vécu « une expérience similaire »⁶, vers sa vingtième année : « Ce personnage ce n’est pas moi, mais mon double, à qui je dis “tu” »⁷, « happé par l’indifférence. J’ai eu une époque de ma vie tournée vers le vide »⁸. « L’indifférence dissout le langage »⁹, « Tu es seul et tu dérives »¹⁰, nous pouvons y lire une description clinique d’un sujet qui dérive, livré à une jouissance que rien n’entrave : « quelque chose s’est cassé. Tu ne te sens plus [...] soutenu : le sentiment de ton existence, [...] se met à te faire défaut »¹¹. *Un homme qui dort* est la chronique d’un dénouage des ronds du corps et du langage. Mais c’est aussi l’annonce de la solution que trouve Perec pour y faire suppléance.

L’écriture

Il va se fixer des contraintes pour faire œuvre d’écriture, ce qui fera son *sinthome* au long de sa vie : « Alors, parfois, désespérément, tu tentes d’imposer à ta vie chancelante le carcan d’une discipline sans faille. »¹², « Comme si, à tout instant, tu avais besoin de te dire : c’est ainsi parce que je l’ai voulu ainsi, je l’ai voulu ainsi ou sinon je suis mort »¹³.

Telle est la volonté de ce personnage, double de Perec, qui trouve en logique une manière singulière de rabouter son sentiment d’existence. Il se sert de la catégorie logique du nécessaire dont l’expression formelle sera son travail d’écriture. Il se serre d’une machine à serrer la jouissance, dont il fabrique les plans. Par le carcan des contraintes (stylistiques ou routines du quotidien) il borde la jouissance mortifère et fait tenir son corps. « Il y a quelques années, j’étais

¹ Perec dira en 1981, six mois avant sa mort : « Il faut dompter le langage » : Perec G., *Entretiens et conférences*, édition critique établie par Dominique Bertelli et Mireille Ribière, vol. 2, Nantes, Éd. Joseph K., 2003, p. 299.

² Perec G., *op. cit.*, vol. 1, p. 143 et note 3.

³ Perec G., *op. cit.*, vol. 2, p. 11.

⁴ Perec G., *op. cit.*, vol. 1, p. 228.

⁵ Perec G., *Un homme qui dort*, Paris, Denoël, folio, 1967.

⁶ Perec G., *op. cit.*, p. 51.

⁷ *Ibid.*, p. 167.

⁸ *Ibid.*, p. 35.

⁹ Perec G., *op. cit.*, p. 90.

¹⁰ *Ibid.*, p. 108.

¹¹ *Ibid.*, p. 22.

¹² *Ibid.*, p. 119.

¹³ *Ibid.*, p. 122.

un adepte de la dérive, de la balade piétonne. Aujourd'hui, je suis plutôt sédentaire, pratiquant "l'enchaînement" à ma table de travail »¹⁴. Perec se voit livré à la vie sans mode d'emploi (sans la signification phallique ni le point de capitonnage), mais il écrira pendant dix ans un livre volumineux, fait de contraintes rigoureuses et le nommera *La Vie mode d'emploi*¹⁵. Il trouvera, par son système d'écriture, comment arrimer son corps pour soutenir son sentiment d'existence.

¹⁴ Perec G., *op. cit.*, vol. 2, p. 77.

¹⁵ Perec G., *La Vie mode d'emploi*, Paris, Hachette, 1978.